

Histoire de géants. Les grandes conquêtes de l'industrie du livre

Jean-François Caron

Numéro 133, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36679ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, J.-F. (2009). Histoire de géants. Les grandes conquêtes de l'industrie du livre. *Lettres québécoises*, (133), 15–17.

HISTOIRE DE GÉANTS

Les grandes conquêtes de l'industrie du livre

Depuis quelques décennies, l'industrie du livre au Québec traverse une ère de grands bouleversements. Des discours alarmistes se sont même fait entendre, accusant en partie Internet, considéré comme le territoire tout désigné d'une guerre bibliocide. D'autres s'attaquent plutôt aux grands conglomérats, qui se taillent une place de plus en plus importante sur l'échiquier du marché du livre et qu'on accuse de réduire la diversité au sein même du corpus de la littérature québécoise.

Le milieu du livre est-il véritablement en difficulté? Quels obstacles les membres de la filière du livre doivent-ils surmonter? Quelles sont les raisons qui poussent, par exemple, un éditeur à se laisser acquérir? Les petits d'aujourd'hui sont-ils des irréductibles? Des David frondeurs ciblant des Goliath au pied d'argile? En gros et en détail, arpentons le marché du livre pour savoir de quoi il retourne...

CONTEXTE INTERNATIONAL

Le marché du livre québécois a certainement profité d'une situation politique et géographique qui lui a permis de prendre son essor. En 2004, l'Institut de la statistique du Québec attribuait 50 % de la part du marché du livre à l'édition québécoise, un état des lieux sans doute enviable par d'autres régions du globe qui sont envahies par les littératures établies. Le Québec n'échappe pourtant pas à cette mouvance internationale qui voit se déployer les combats d'entités titanesques, provoquant au passage des dommages collatéraux importants.

Du 1^{er} au 4 juillet 2007, à la Bibliothèque nationale de France à Paris, 75 éditeurs et représentants de collectifs nationaux, portant la voix de 465 maisons d'édition, cosignaient la Déclaration internationale des éditeurs indépendants pour la protection et la promotion de la bibliodiversité. Trois maisons d'édition canadiennes (Boréal, Écosociété et Mémoire d'encrier) étaient de la partie, qui avaient trouvé leur place parmi des participants de 45 pays. L'inquiétude est palpable : c'est un problème d'envergure internationale qui se profile.

Bien sûr, ce n'est pas parce qu'on est petit qu'on ne peut pas être grand. Par des alliances stratégiques, entre autres en favorisant la coédition de certaines œuvres, les éditeurs fourbissent leurs armes, cherchant leur planche de salut. En attendant, la grande marche continue. De nouvelles acquisitions sont faites, et les géants



ainsi dressés repoussent de plus en plus loin l'horizon de leurs possibilités. Alors que leur avancée semble inévitable, les mêmes inquiétudes continuent de ronger différents acteurs de la scène du livre. Plusieurs petits voudraient bien trouver leur haricot magique, question d'aller soutirer un peu de leur richesse aux géants qui les surplombent.

LA COUR DES GRANDS

On les connaît bien, ces gros joueurs, qui inquiètent autant qu'ils fascinent. Et plus on les observe, plus ils donnent le vertige. Au Québec, selon une enquête du Centre d'études sur les médias, trois empires médiatiques contrôlent 50 % de la presse écrite : Gesca-Power Corporation, Quebecor et Transcontinental. Chacun de ces groupes est aussi très actif dans le milieu de l'édition, ayant acquis des maisons dont certaines sont considérées comme des fleurons du milieu de la littérature.

Le groupe Gesca-Power Corporation, qui représente un capital de près de 11 milliards de dollars, rassemble, en plus de nombreuses autres filiales, quatre acteurs dans le secteur de l'édition de livres. Les Éditions Septembre et Septembre éditeur couvrent la niche de la pédagogie, de la formation et du choix de carrière, tandis que les Éditions La Presse et Les Éditions Voix parallèles publient plutôt des ouvrages destinés au grand public, dans diverses catégories — cuisine, croissance personnelle, récits et biographies, etc.

Sixième imprimeur d'Amérique du Nord en importance, quatrième groupe de presse écrite au Canada, le géant de la distribution, Transcontinental, qui publie *Le Journal Affaires* ainsi que 50 magazines canadiens (anglais et français), et à qui l'on doit le fameux Publisac, s'est aussi intéressé au marché du livre. Après avoir mis sur pied Les Éditions Transcontinental, qui vend des livres pratiques (gestion, carrière, psychologie, sport, etc.), Transcontinental faisait en 2006 une acquisition particulièrement importante : Chenelière éducation.

D'abord connue sous le nom de Les Éditions Chenelière, cette entité créée en 1984 avait déjà un historique riche de conquêtes. Elle était d'ailleurs devenue le plus important éditeur francophone dans le domaine de l'éducation en Amérique après avoir absorbé McGraw-Hill éditeurs à Montréal, Gaëtan Morin éditeur, Les Publications Graficor (2003), ainsi que Groupe Beauchemin (2005), descendant direct de La Maison Beauchemin qui avait vu le jour en 1842, et qui faisait déjà figure de géant au début du XX^e siècle.

Puis, parmi les géants, le gargantuesque Quebecor, qui se passe de présentation. Grâce à une intégration à la fois horizontale et verticale, le conglomérat s'est positionné dans tous les secteurs de l'industrie des communications. Dans celui de l'édition, le Groupe Livre Quebecor Media rassemble 13 maisons d'édition de littérature générale, ainsi que l'éditeur scolaire CEC (Centre éducatif et culturel), en coentreprise avec Hachette.

C'est en 2005 que Quebecor faisait sa plus grande acquisition dans le milieu de l'édition, absorbant le groupe Sogides, une entité qui comprenait les Éditions de l'Homme, Le Jour, Utilis, Les Presses Libres et Groupe Ville-Marie Littérature, soit l'Hexagone, VLB et Typo. Le Bureau de la concurrence (Canada) avait d'ailleurs dû se pencher sur la transaction, alors qualifiée de « complexe » par l'organisme gouvernemental.

LES ÉDITEURS AVALÉS

En 60 ans, l'édition de livres au Québec aura vécu une évolution fulgurante. En 1948, 4 romans québécois étaient publiés par des organes nationaux ; en 1978, ce nombre passait à 40 ; puis à 540 en 2000. Cette augmentation marquée du nombre de titres publiés s'explique en partie du fait que le nombre de maisons

d'édition s'est aussi vu multiplié. C'est dans cette mouvance que se sont réalisés les premiers élans d'acquisition de l'industrie.

Plusieurs raisons peuvent expliquer ce besoin d'absorber des compétiteurs. Il peut bien sûr s'agir de motifs économiques : acquérir un compétiteur, c'est aussi diminuer la compétition.

Évidemment, tous les éditeurs ne recherchent pas forcément un marché de masse. Au contraire, plusieurs d'entre eux exploitent, et parfois même avec un succès inespéré, des segments de marché ou des niches relativement étroites. Même si certaines de ces maisons d'édition ne représentent pas un poids économique très important, il peut devenir judicieux pour un conglomérat ou une grande maison d'édition d'en faire l'acquisition, qui se trouve alors justifiée par des motivations autres que pécuniaires.

D'abord parce qu'éditer, c'est gérer le risque. Il est très difficile de prévoir la réception du public. Varier son catalogue équivaut à varier son portefeuille à la Bourse : il faut avoir les moyens d'éponger les pertes encourues par les résultats plus décevants. Mais parmi les autres motifs, il faut aussi citer le fait que plusieurs maisons d'édition bien établies sont toujours dirigées par les quelques personnes qui les avaient mises sur pied il y a trente, voire quarante ans. La relève manque parfois. C'est d'ailleurs cette raison qui motivait récemment l'acquisition d'XYZ éditeur par Hervé Foulon (Hurtubise HMH).

La transition pourrait toutefois se faire plus difficilement pour d'autres maisons d'édition. Déjà au détour du siècle, Arthur Donner soulignait le danger inhérent à cette situation : « À moins d'attirer de nouveaux joueurs et de nouveaux capitaux dans l'industrie, au fur et à mesure qu'un nombre croissant de pionniers tirent leur révérence, l'industrie pourrait éprouver des difficultés à se reconstituer. » Surtout, l'édition précarisée risque de passer aux mains de multinationales de la communication ou de groupes financiers plus intéressés par une course au profit que par la littérature en tant que telle, ce qui pourrait avoir un effet délétère sur le livre tel qu'on le connaît encore aujourd'hui¹.

CHEZ LES DISTRIBUTEURS

Sur le champ de bataille où les éditeurs se livrent un incessant combat, le contrôle des moyens de distribution est le nerf de la guerre. La recherche et le développement, qui nécessitent des investissements importants, permettent une efficacité accrue par la mise en place d'outils informatisés plus efficaces. C'est pourquoi un grand nombre d'éditeurs dits indépendants, qui n'auraient pas les moyens d'élaborer un système d'envergure nationale et internationale pour la gestion optimale de la distribution de leur produit culturel, se fient à une poignée de compagnies de distribution, souvent gérées par des multinationales.

Par exemple, L'Agence du livre distribue 220 maisons d'édition, la plupart françaises, mais aussi certaines québécoises, allemandes, italiennes et suisses, et c'est plus de 250 éditeurs qui profitent des services de Diffusion Dimedia. Pour leur part, les Messageries ADP distribuent en exclusivité près de 170 maisons d'édition en provenance du Québec, de la France, de la Belgique et de la Suisse. Or, cette filiale de distribution, acquise en même temps que le groupe Sogides par Quebecor, fait maintenant partie de son Groupe Media. L'établissement de telles entités a bien sûr l'avantage de délester certains éditeurs d'une étape coûteuse de la filière du livre. Toutefois, leur poids peut devenir écrasant dans les négociations, que ce soit avec les éditeurs ou les libraires.

MÉGALIBRAIRIES

Si toute la filière du livre a vécu de grands chambardements au cours des dernières décennies, c'est sans doute le secteur des librairies qui aura subi les plus importantes mutations. En 1981 était votée la Loi 51, loi sur le développement des

entreprises québécoises dans le domaine du livre, une intervention gouvernementale qui, à l'évidence, aura favorisé l'investissement du marché par des intérêts locaux. En effet, le texte de loi jetait les bases d'un agrément pour les différents secteurs de la filière du livre — édition, distribution, librairie — qui exigeait entre autres des organismes qu'ils soient détenus à 100 % par des intérêts québécois.

Le contrôle des médias par certains consortiums peut certes aider à faire mousser la popularité d'une œuvre qui aurait déjà ce qu'il faut pour susciter l'intérêt.

Alors que le nombre de librairies agréées augmentait sensiblement, les libraires indépendants auront dû faire face à différents bouleversements importants. Si l'indice du tirage moyen par titre doit être considéré avec circonspection, 23 % des éditeurs ayant omis de mentionner le tirage de l'ouvrage déposé à BANQ, la tendance déjà notée par plusieurs auteurs au détour du millénaire semble se vérifier. En effet, la

propension du marché à privilégier un plus grand nombre de titres, avec chacun un tirage moins élevé, continue de se faire remarquer. Alors que le nombre de titres publiés augmente sensiblement d'année en année, le nombre d'exemplaires de chaque publication accuse une diminution importante ; le tirage moyen était de 3 049 en 1989, et il est passé à 2 442 en 2007. Cette tendance exige des libraires qu'ils tiennent une gestion serrée de leur stock dont le roulement est rapide, même s'il est contrôlé par la loi 51 qui impose une durée minimale de présence des publications sur les rayons.

Là où la situation des libraires indépendants se fait la plus précaire, c'est face à la nouvelle réalité d'un marché du livre qui diversifie ses points de rendez-vous avec le lecteur. La pression est très forte de la part des mégalibrairies nationales. Indigo, qui a absorbé en 2001 la chaîne Chapters, couvre la plus grande part du marché du livre canadien. Au Québec, deux géants se disputent une place de choix : Archambault, avec 16 succursales à travers la province, et dans une position de force comparable, Renaud-Bray qui fusionnait en 1999 avec les Champigny et Garneau alors en déroute financière. En 2006, selon Patrimoine canadien², Archambault et Renaud-Bray contrôlaient 44 % du marché du livre au Québec.

Pour les libraires indépendants, la pression vient aussi de nouvelles voies de commercialisation dans les épiceries (Maxi, Loblaw's...), les grandes surfaces (Wal-Mart, Zellers...) et les formules entrepôt (Price, Costco). Ce déplacement se fait surtout sentir dans le cas des ventes de best-sellers, qui se produisent de moins en moins chez les indépendants, dont les profits, pour cette raison, chutent de façon marquée. La situation est d'autant plus dramatique qu'on voit naître un phénomène de best-sellerisation du marché. En contrepartie de la diminution du tirage moyen des livres, les livres considérés comme large public voient leur tirage augmenté alors qu'ils trouvent preneur dans les nouveaux points de vente du livre. Les rabais importants qu'on y retrouve, comme ceux qu'on peut dénicher sur le marché virtuel qui se fait aussi de plus en plus présent (amazon.com, chapters.indigo.com, archambault.ca, renaud-bray.com, etc.), en plus de retirer des possibilités de ventes aux librairies indépendantes, ont un effet sur la perception qu'ont les consommateurs de la valeur du livre, qui se voit ainsi dépréciée.

DE HAUT EN BAS

L'intégration peut se faire sur deux plans, horizontal ou vertical. On parlera d'intégration verticale si l'on assiste à des acquisitions au sein de toute la filière du livre. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas exclusif à notre époque. Au Québec, c'est entre les deux grandes guerres qu'on a vu se scinder les différents secteurs de la filière du livre, avec l'apparition des premiers éditeurs dits « autonomes ». Auparavant, l'édition québécoise était surtout le fait de grands libraires

— Beauchemin, Wilson & Lafleur, Granger Frères et Garneau. Évidemment, le marché d'aujourd'hui est autrement plus complexe qu'à l'époque.

Le meilleur exemple d'intégration verticale est sans contredit le groupe Quebecor, qui contrôle l'un des plus gros imprimeurs du monde, Quebecor World (entité formée en 1999 avec les Imprimeries Quebecor et World Color Press), Quebecor Media (Vidéotron, Groupe TVA, Sun Media, Osprey Media, Canoë), les distributeurs Messageries dynamiques, Distribution select et Messageries ADP, ainsi que Groupe Archambault.

Après une analyse rendue nécessaire lors de l'acquisition de Sogides par Quebecor, le Bureau de la concurrence (Canada) avait conclu qu'une telle fusion n'empêcherait pas la création de nouveaux organes d'édition, et n'entraînerait pas de diminution sensible de la concurrence dans le marché de l'édition et de la distribution de livres de littérature générale. Le rapport mentionne toutefois que, à travers ses quotidiens (*Journal de Montréal* et *Journal de Québec*) et le réseau de télévision TVA, Quebecor Media avait déjà des avantages considérables par rapport à ses concurrents pour la promotion des publications de ses propres maisons d'édition.

Ce sont d'ailleurs ces avantages qui font sourciller plusieurs acteurs du milieu du livre. Sur ce marché, le bouche à oreille fait souvent la différence entre des ventes moyennes et un succès commercial. Si l'on ne peut pas contrôler une telle médiatisation informelle d'une œuvre, avoir accès grâce à l'intégration verticale à différents organes de médiation formelle — revues, journaux, télé, etc. — peut certainement permettre de donner aux gens l'impression qu'un livre est « dans le coup », voire « à la mode ». On ne peut sans doute pas créer de toutes pièces un best-seller. Mais le contrôle des médias par certains consortiums peut certes aider à faire mousser la popularité d'une œuvre qui aurait déjà ce qu'il faut pour susciter l'intérêt.

Or, un tel contrôle de la ligne éditoriale par des intérêts proprement économiques pourrait induire une censure directe ou indirecte des œuvres. D'où l'inquiétude qui sourd dans le milieu. L'Unesco soulignait d'ailleurs, lors du dépôt à la conférence générale de l'ONU pour l'éducation, la science et la culture (Paris, 2005), que « la liberté de pensée, d'expression et d'information, ainsi que la diversité des médias, permettent l'épanouissement des expressions culturelles au sein des sociétés ». Est-ce assez pour que nous tentions par tous les moyens de corriger notre trouble de la concentration? Pour le bénéfice du livre, peut-être bien.

1. Marc Ménard, *Les chiffres des mots. Portrait économique du livre au Québec*, Société de développement des entreprises culturelles (SODEC), gouvernement du Québec, 2001.

Voir à ce sujet « L'édition de livres, la course à la rentabilité », par Janine Brémond.

2. « Rapport 2007, Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition », Patrimoine canadien.

Autres sources :

Arthur Donner, « Les défis concurrentiels des éditeurs de livres au Canada », Arthur Donner Consultants inc., 2000.

Laurence Grommersch, « Étude de marché: L'industrie du livre au Québec », Consulat général de Belgique, 2003.

Mireille Laforce, « Statistiques de l'édition au Québec en 2007 », publications imprimées éditées en 2007, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2008.

« Le Secteur de la vente de livres au détail au Canada, Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition », ministère du Patrimoine canadien, 2007.

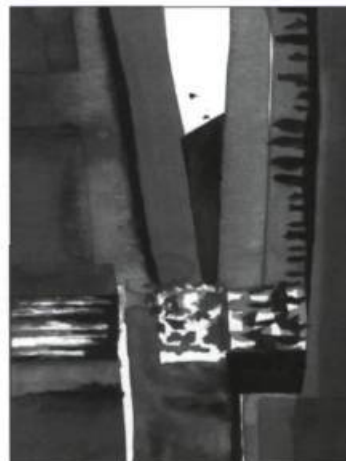
« Rapport Larose sur les pratiques commerciales dans le domaine du livre », Comité Larose, 2000.

« Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles », Conférence générale de l'ONU pour l'éducation, la science et la culture, Paris, 20 octobre 2005, Unesco.

PERCE-NEIGE

CLAUDE BEAUSOLEIL

LEÇON D'INSOUMISSION



PERCE-NEIGE

CLAUDE BEAUSOLEIL *Leçon d'insoumission*

POÉSIE, 128 PAGES, AVEC 18 DESSINS DE AUCK
14,95 \$, ISBN 978-2-922992-40-3

Dans le territoire de la page oscillent des lignes et des mots traversés d'angoisse. Une mémoire se révèle inquiète, tissée de secrets et d'aveux. Entre le silence et la rage, des traits noirs et des zones d'ombre, une *Leçon d'insoumission* de Claude BEAUSOLEIL trace des vertiges d'où, *délivrés de la fissure, s'élèvent des échos* d'un lyrisme contenu. Les poèmes et les dessins de AUCK plongent dans l'essentiel.

*Où vont les fictions
qui révèlent la lumière*

Merci au Conseil des arts du Canada, à la Direction du Développement des arts du Nouveau-Brunswick et à l'Association pour l'exportation du livre canadien